

Ingrid St-Pierre et Camille Paquette-Roy

Du cristal entrechoqué

GISÈLE BART

Le samedi 12 avril, c'est en joliesse que le DAG fêtait son 30^e anniversaire. En effet, le 12 avril 1984 naissait le Centre culturel communautaire de Prévost qui allait prendre le nom de Diffusions Amal'Gamme dix années plus tard. En joliesse donc, avec le spectacle L'Escapade Duo où se produit la pianiste auteure-compositrice et interprète Ingrid St-Pierre accompagnée de la violoncelliste Camille Paquette-Roy.

À mon avis, c'est avec justesse que tous les synonymes de douceur, finesse et délicatesse ont déjà été utilisés par les médias pour qualifier ce spectacle, en tournée partout au Québec en ce moment. J'abonde! Doux, le piano!... Douces, les voix!...

Ingrid écrit des chansons au vocabulaire élaboré qui prennent des airs

de sensualité extrême, se piquent d'humour parfois caustique et utilisent un langage actuel et souvent poétique: «... février qui se déshabille en laissant tomber ses dentelles». Viennent s'ajouter quelques chansons tristes, également l'une que j'ai cru deviner être destinée à une personne décédée, «par-delà les

anges, le deltaplane en papier blanc file au vent du large».

Pour ce qui est du piano, il est le prolongement de ses bras et les touches celui de ses doigts. Omniprésentes, les notes nous hypnotisent, virevoltent incessamment et «font tourner de leur eau les moulins» de la musique, une seule fois plus véhément dans une chanson pour son père.

La voix est pure dans les aigus ce qui n'empêche pas un rauque sensuel de teinter parfois ses graves. Quant à sa diction, son accent et son phrasé, ils sont d'un joli québécois actuel qui demanderait en de rares fois un tantinet plus d'articulation.

Pour ce qui est des enchanteresses et très recherchées harmonies vocales entre Ingrid et Camille, elles furent



Les deux artistes dos à dos, Camille Paquette-Roy et Ingrid St-Pierre

éblouissantes comme ces rigoles ruiselantes au soleil printanier.

Le violoncelle, quant à lui, était joué par une diplômée des Études supérieures, maître en interprétation.

Ça s'entendait. Ça se sentait! Et pour agrémente le tout, Camille y est allée de charmantes interventions de xylophone et de percussions. Même la plainte impromptue d'un erhu, sorte de violon chinois, est venue nous déchirer dans une chanson d'amour, instrument que Ingrid avait persuadé Camille d'apprendre.

Tout au long du spectacle, clos sur la chanson *Les ficelles*, dédiée aux personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer, j'ai ressenti cette impression de me trouver dans un lieu où il fallait se comporter précautionneusement, de peur, comme l'écrivait Saint-Denys Garneau, «d'écraser par inadvertance une fleur invisible posée sur le tapis par un enfant qui joue.»

Une soirée avec Hannah Chung

Une soirée en clair obscur

SYLVIE PRÉVOST

Commencé difficilement par des pièces pleines d'esprit, le concert s'est achevé brillamment par de la musique de temps de guerre. La violoniste Hannah Chung et le pianiste Raymond Wong ont eu peine à montrer ce dont ils sont capables.

Était-ce les conditions de froid humide sévissant depuis le matin? Était-ce le violon ou la violoniste? Bien malin qui peut le dire... mais les premières pièces de la soirée, la partie brahmienne de la *Sonate F-A-E* et la *Sonate pour violon n° 1 en ré majeur*, op. 12 de Beethoven, ont toutes les deux souffert de problèmes de justesse importants. Un véritable chemin de Damas pour la violoniste qui tentait à chaque instant de s'accorder, et pour le pianiste qui tenait le fort.

Un problème ne venant jamais seul, le manque de définition dans les légatos et l'uniformité des dynamiques ont aussi été décevants. Les musiciens étaient pourtant prêts pour bien mieux.

Après ce début chancelant, toutefois, un éblouissement! *Das Vögelchen* (Le petit oiseau) d'Isung Yun fut un pur enchantement. M^{me} Chung y a démontré une justesse enfin rétablie et une expressivité délicate quoiqu'ardente qui convenait parfaitement au sujet, une pièce



Michel Brousseau, les parents de Hannah Chung venus spécialement de Vancouver pour la soirée, Hannah Chung, violoniste, Raymond Wong, pianiste et la sœur de Hannah.

courte écrite en hommage à la petite fille du compositeur. Celui-ci, contemporain d'origine coréenne, m'était inconnu. Merci pour cette découverte!

La première partie du concert s'est terminée sur la *Sonate pour violon et piano* de Janáček, produite à l'occasion de la Première Guerre mondiale. Bien loin de la musique d'inspiration folklorique pour laquelle on connaît habituellement ce compositeur, cette pièce donne à entendre tout un

monde qui se tord et se défait. Il y a des passages d'une grande beauté, bien vite teintés de désolation. On y entend des bombes, du désarroi et à la fin s'élève la question fondamentale : cela en vaut-il la peine, à quoi rime la guerre? C'est sombre, me direz-vous, mais c'est une réflexion que chaque génération devrait faire, une mise en garde venue d'un passé pas si lointain... à peine 100 ans cette année même. C'est dans cette pièce que la violoniste et le pianiste, celui-ci solide et toujours parfaite-

ment à sa place, ont paru enfin dans leur élément, jouant avec toute l'intensité nécessaire.

C'est après la pause, dans la *Sonate pour violon n° 2*, op. 94a de Prokofiev que M^{me} Chung a vraiment brillé. Écrite pendant la Deuxième Guerre mondiale, alors que le compositeur s'était réfugié hors de portée des fusils, elle regorge de mélodies chantantes, de passages touchants, de joie et de lumière. Un baume, probablement, pour le compositeur, un plaisir pour ceux qui l'entendent et un choix avisé après le douloureux Janáček. La violoniste y a donné sa pleine mesure: excellente technique, expressivité, bon sens musical.

Il ne lui reste plus qu'à vieillir un peu pour conférer à ce qu'elle joue un certain sens de l'urgence, de la nécessité absolue de transmettre le message des compositeurs, et pour donner à leur langage une accessibilité axée sur l'émotion, que tous peuvent saisir. Du moins, remercions-la d'oser mettre au programme trois œuvres du XX^e siècle, auquel il est bien temps qu'on s'intéresse!

Le Quatuor Brubeck/Jazz de Vincent Dionne

Des passeurs de Joie

GISÈLE BART

Le 3 mai à Prévost, le Quatuor Brubeck/Jazz formé du percussionniste Vincent Dionne, du pianiste Jean-Michel Rousseau, de la violoniste Marie-Soleil Bélanger et du contrebassiste Jean Cyr, tous les quatre compositeurs, nous a resservi de façon magistrale les *Three to Get Ready*, *Blue Rondo*, *Strange Meadow*, *Pick up Sticks* et *Take Five*, souvenirs indélébiles tirés du fameux «vinyle» *Time Out* enregistré en 1958 par Dave Brubeck et son Quatuor.

Mon adolescence n'avait été bercée que par Brel, Piaf, Félix, Beethoven et Tchaïkovsky. Mon amoureux, quant à lui, avait plutôt fréquenté les «Caves» de Saint-Germain-des-Près. C'est donc lui qui m'initia au jazz.

Tout naturellement, Dave Brubeck fit partie de cette éducation. Petit à petit, je fus totalement conquise. C'est pourquoi, ce 3 mai dernier, c'est avec enthousiasme et fébrilité que je me suis présentée à ce concert.

Un enthousiasme qui fut justifié par un spectacle de grande qualité.

En effet, ce Quatuor nous a offert un moment inoubliable de Joie en interprétant les œuvres de Dave Brubeck avec toute la folie et la sensibilité nécessaires. Ce Dave Brubeck qui poussa la recherche à son maximum dans le domaine du jazz. Une fois de plus nous avons pu constater aussi que le jazz est une musique de dialogue. Ainsi, à des notes



Jean-Michel Rousseau, piano, Marie-Soleil Bélanger, violon et erhu, Vincent Dionne, percussions, Jean Cyr, contrebasse

impromptues jouées par l'un venaient répondre les spontanées fioritures de l'autre, le tout ponctué de sourires entendus. Car le jazz est une musique aussi complexe que la musique classique, mais la principale caractéristique en est l'improvisation.

La semaine d'avant, j'avais écouté du Dave Brubeck en boucle afin de me mettre dans l'ambiance. La principale des différences que je pus noter ce soir-là fut le remplacement

du saxo par un violon. Un violon joué avec maîtrise et profondeur tout à la fois par une s o u r i a n t e Marie-Soleil. Un son nouveau certes, mais tout aussi beau! Outre par celle-ci, des morceaux d'an-

thologie nous furent joués par le très talentueux pianiste, l'ébouriffant percussionniste et l'émouvant contrebassiste dont les mains s'amusaient comme deux marmousets sur le manche de son gigantesque violon. Ceci pendant que l'auditoire s'en donnait à cœur joie au plaisir de tambouriner des doigts sur les appuie-bras des chaises, battre la mesure avec les pieds et applaudir à qui mieux mieux quand bon lui semblait.

En plus du Brubeck, nous avons bénéficié de la pièce *Marginal*, une composition de notre chef d'orchestre-percussionniste Vincent Dionne, contemporaine à souhait.

Pour les dernières pièces, l'universel Laurentidien Michel Dubeau est venu nous époustoufler comme à son habitude par ses prouesses aux instruments à vent, en jouant des saxos qui étincelaient sur la scène depuis le début sans que nous sachions qui en jouerait. Or, c'était lui, l'inénarrable magicien, y allant même de la flûte traversière pour la dernière pièce.

Oui! Ce Brubeck et ses interprètes n'eurent absolument rien à envier aux plus grands des compositeurs et musiciens toutes catégories confondues. Une soirée sous le signe de la Joie partagée, laquelle sans hésitation j'orname d'une majuscule.